

ESTHER SHALEV-GERZ

L'image de l'autre

Ulrich Krempel

1

Hanovre est une ville moderne. Tout y a aujourd'hui sa place, même les monuments en souvenir des crimes du National-Socialisme. À dates fixes, nous nous souvenons ensemble, nous nous rencontrons, la presse nous rappelle notre devoir de mémoire.

Devant les portes de la ville se trouve Bergen-Belsen. Ce lieu n'est pas mentionné dans les brochures publicitaires d'Hanovre. Bergen-Belsen, l'emplacement de l'ancien camp d'extermination, est un espace vert, un parc naturel. À côté du parking, on trouve le sobre bâtiment prévu pour le rituel de la mémoire, pour des films, des photos, des textes. Derrière, le site de l'ancien camp avec ses chemins sinueux. Les bords surélevés des fosses communes, comme des carrés de pelouse. Des inscriptions comme : 2000 morts, 5000 morts. Un grand autel incurvé, le lieu du memento.

Ce lieu n'a, à présent, aucun repère qui pourrait nous familiariser avec le passé. Il est situé dans une forêt, en bordure d'un terrain de manœuvres militaires et de voies ferrées, encore utilisées aujourd'hui. Cet ancien camp, placé à cet endroit compte tenu de sa proximité avec les installations militaires et les voies de communication, n'a laissé aucune trace pour l'Histoire. Sous sa forme actuelle, nous ne pouvons comprendre ce qui s'est passé que si nous nous penchons sur une documentation historique. Pour la vie quotidienne dans la grande ville à proximité, le site de Bergen-Belsen n'a pas de présence réelle.

Mon père est mort juste avant la naissance de notre fils. C'est ainsi que j'ai eu enfin la possibilité de lire le dossier de sa dénazification datant de 1948. Aucun membre de la famille n'avait eu le droit préalablement d'y accéder. Dans ce dossier de l'archéologie familiale, je découvrais progressivement sa tentative désespérée d'éloigner de lui-même sa connaissance des crimes du Troisième Reich, de dissimuler, d'interpréter autrement ou d'embellir les faits. Lui, qui avait, durant sa carrière, passé deux années à étudier dans une école en bordure du camp de Dachau en tant qu'officier d'intendance SS, faisait croire à ses juges qu'il n'avait rien su de la réalité de ce camp, de son importance pour la politique d'incarcération, de privation des droits et d'extermination de ses occupants.

Parallèlement à cette archéologie familiale, je veux tenter de comprendre : où en sommes-nous aujourd'hui avec notre pays, dans cette situation de bouleversements qui nous est spécifique ? Peut-on, en nous penchant activement sur notre passé, comprendre la complexité de notre situation pour l'avenir ? Je pose encore et encore ma question aux amis et collègues : « où est morte Anne Franck ? » Certains savent qu'elle n'a pas survécu à la libération du camp de Bergen-Belsen. Lorsque j'ai posé cette

question à Esther Shalev-Gerz, artiste et amie de longue date, elle m'a répondu : « Où Anne Franck est-elle née ? » J'avais oublié que c'était à Francfort. Nous étions revenus dans le pays où je vis, où Esther Shalev-Gerz a réalisé de nombreux travaux sur le problème de la mémoire. C'est ainsi que je demandais à cette artiste si, en fin de compte, on ne devrait pas oser réaliser un projet sur le thème de l'absence de la mémoire dans nos villes, sur le problème de l'«arrangement» avec une mémoire qui n'est plus la nôtre, pour nos générations des enfants des victimes et des bourreaux.

Des visites conjointes de Bergen-Belsen et nos nombreuses conversations révélèrent la complexité de notre interrogation. Pendant plus d'une année, Esther Shalev-Gerz a procédé à d'intensives recherches, elle a lu et travaillé sur le matériel disponible. Elle a aussi cherché pour elle-même une voie pour réagir avec sa propre histoire à notre thème.

Une chose est certaine : parler et écouter, transmettre le témoignage des survivants, les images, les regards émouvants et les visions furtives de ces regards. Voilà ce qui peut seulement nous amener à ce que la mémoire devienne une force créatrice. Comme l'a formulé Walter Benjamin : « L'histoire, c'est comme un texte dans lequel le passé a inséré des images. » Ce que le travail de mémoire peut nous apporter- comme témoignages, défis, sensations émouvantes pour le regard et la pensée-, il convient de le développer, d'en faire une matière pour notre présent.

2

Bergen-Belsen et Hanovre : Deux lieux, à seulement 40 kilomètres de distance l'un de l'autre. Deux femmes parlent de leur vie dans ces lieux durant les années 40 du dernier siècle. Elles racontent, elles s'écoutent. Elles ne se sont jamais rencontrées. Elles ne se verront pour la première fois que lors de l'inauguration de l'exposition à Hanovre. Deux femmes, l'une est une Juive survivante de Pologne, l'autre est Allemande.

Celui qui parle ne se voit pas ; celui qui parle a besoin d'un interlocuteur, dit Esther Shalev-Gerz. Les deux femmes racontent, s'écoutent. Nous ne voyons qu'elles dans les images de cette installation. Leurs histoires datent de la même époque, mais leurs lieux sont différents : Hanovre, Bergen-Belsen. Seul le fait de raconter et d'écouter crée un lien entre elles. Ton image me concerne-t-elle ? Ce sont les oreilles et les yeux de l'observateur qui peuvent aujourd'hui établir une relation entre ces deux êtres humains. Nous intervenons en tant qu'observateurs et auditeurs face au monologue et à l'écoute silencieuse de ces femmes. Les deux histoires deviennent pour nous présentes, mais pour pouvoir les suivre dans le détail, il nous faut leur consacrer un temps double. Il nous faut pour cela changer de place dans cette installation, tout comme lorsque nous nous plaçons en face des vidéos des auditeurs. Si nous voulions observer ces femmes lorsqu'elles écoutent l'autre, il nous faudrait rester presque trois heures dans l'installation.

Elles se parlent et s'écoutent face à la caméra. Nous, les observateurs, nous voyons ces images ; ceux qui sont assis et parlent ou ceux qui sont assis et écoutent se voient eux-mêmes et ne voient pas les autres. Ce sont les histoires des deux femmes qui créent pour nous un espace de temps commun dans des lieux différents. Il s'agit d'un voyage dans le temps vers des lieux où la mémoire n'est pas dissimulée.

L'artiste a rencontré des gens qui étaient disposés à parler d'eux-mêmes et de leur histoire de cette époque, et elle les a écoutés. Dans ces histoires se mêlent des

événements personnels, la vie, la jeunesse, l'amour, les rêves, la naissance et la mort. Les horreurs dans la vie de l'une sont différentes de celles dans la vie de l'autre. L'artiste a amené les deux femmes à parler. Elle a trouvé l'une d'elles par des contacts avec des amis de Paris à Hanovre, la ville du musée qui a commandé cette installation. Charlotte Fuchs, qui a aujourd'hui plus de 90 ans, parle de sa vie de jeune femme, actrice et mère dans une ville dont le système politique n'était pas le sien. Elle raconte ses tentatives d'organiser de petites escapades dans la vie émancipée des artistes, de survivre à l'époque nazi en tant qu'être humain avec une certaine morale. Et elle parle de sa dernière rencontre avec son mari, soldat stationné à proximité de Bergen-Belsen et de sa mort vers la fin de la guerre. L'autre, Isabelle Choko, a appelé Esther à la suite d'une rencontre avec des survivants du camp de Bergen-Belsen. Elle lui a offert de collaborer au projet. Pour elle, la jeune fille dans les ghettos et camps des nazis, ses tribulations, sa « première vie », se terminent à Bergen-Belsen. Elle subit le pire, perd ses deux parents dans le ghetto et le camp, se retrouve finalement, très jeune, seule survivante.

Hanovre est une ville moderne, dans laquelle la mémoire de Bergen-Belsen n'est ranimée que lors de manifestations historiques. Bergen-Belsen est aujourd'hui un parc, un musée historique. Qui arpente aujourd'hui ses chemins doit tenter de s'y retrouver à partir de la mémoire façonnée de ce lieu. Il n'y a plus de baraquements, d'images d'êtres humains, de signes de la présence des dizaines de milliers de personnes qui ont été tuées ici dans un bref laps de temps. Ce parc se présente comme un vaste espace, seulement ponctué de tombes surélevées recouvertes d'herbes, de pierres tombales, de monuments commémoratifs.

C'est ici que l'artiste a pris les photographies de Bergen-Belsen aujourd'hui qui ont été intégrées dans son installation. La première photo montre les ruines du centre d'épouillage, un site archéologique. La seconde montre un ancien réservoir d'eau, aujourd'hui rempli de terre. Une autre photo, prise lors de l'une des ses visites, montre un groupe de soldats devant une barrière qui sépare le terrain du camp de la zone militaire limitrophe, mais qui était également l'ancienne entrée du camp. Des soldats dans la lumière de l'hiver, comme s'ils étaient en manœuvre. Il est difficile de dire dans quel pays, sur quel lieu ces images ont été prises. Où est ce lieu, que s'est-il passé et que se passe-t-il aujourd'hui ? Esther Shalev-Gerz a trouvé sur une vieille photographie qu'elle récupéra dans les archives du camp de Bergen-Belsen un lien avec une photo qu'elle avait préalablement réalisée sur le terrain. Une photo de 1945. Nous voyons sur celle-ci, au bord du réservoir d'eau historique, deux femmes ; l'une d'elles lave, un foulard cache son visage, des vêtements recouvrent son corps. Elle est absorbée par son travail, elle se penche profondément vers la surface de l'eau. L'autre se trouve de l'autre côté du bassin, à demi-nue, et sourit. Elle se montre sans pudeur, une jolie jeune femme. Son sourire s'adresse à celui qui prend cette photo au moment de la libération du camp.

Cette photo historique crée un lien avec les images d'aujourd'hui, qui montrent un lieu où la mémoire n'est pas possible. Elle nous offre la possibilité de reconstruire la mémoire, nous mène à la propre image de ceux qui ont survécu. Nous voyons les morts sur les témoignages des libérateurs, sur des photographies et des films. Mais nous sommes plus proches de ceux qui ont survécu et dont nous pouvons nous faire, au moins ici, notre propre image et dont les sourires nous répondent du passé. Walter Benjamin a ainsi décrit ce processus : « L'histoire, c'est comme un texte dans lequel le passé, comme sur une plaque photosensible, a inséré des images. Seul l'avenir détient les produits chimiques nécessaires pour développer en toute netteté ces images. » (Walter Benjamin,

Ges. Schriften, Francfort/Main, volume 1,3,p. 1238).

Puis, finalement, il y a les quatre doubles photographies retravaillées des deux femmes se parlant et s'écoutant. Elles se rencontrent dans ces portraits, celle qui écoute et celle qui parle. C'est le premier lieu fictif de leur rencontre.

3

Les victimes survivantes avaient quitté notre pays, ces décombres de l'Europe centrale, les camps libérés et les villes détruites. Elles ont laissé derrière elles nos survivants, et avec eux, nous, leurs enfants. C'est ainsi que nous avons grandi ici, les ruines autour de nous ont été balayées, sans que nous, les enfants des témoins ou des bourreaux, nous ayons appris ce qui s'était passé. J'ai grandi dans cette absence croissante d'une mémoire présente. Alors que les décombres autour de nos maison disparaissaient, nous nous sommes forgés une conscience de la vie au présent, occultant toute l'Histoire. Tout devait être neuf, de la maison érigée sur l'emplacement des ruines de l'ancienne, à l'histoire des familles, qui commençait après la défaite, après la guerre.

C'est la défaite qui a apporté la douleur et la honte. Les anciens adversaires étaient encore présents dans la tête de nos parents ; ils restaient pour nous des étrangers, parce que, pendant de nombreuses années de notre vie, nous ne les avons pas vus, nous n'avons pas parlé avec eux, nous n'avons rien su d'eux, de leur passé ou de leur vie présente. Pendant longtemps, nous n'avons rien su des victimes.

L'Allemand, qui est aussi l'ennemi de l'étranger, conteste à ce dernier une histoire commune (également aux victimes). C'est le moyen qu'il a trouvé pour échapper à la mémoire : par la négation.

À court terme, les guerres que nos leaders avaient manigancées et que nous avons perdues pour eux nous avaient amenés à des aveux et à un examen de conscience. Une des conséquences fut l'intention de ne plus jamais laisser déclencher de guerres à partir du sol allemand. Cela fut justifié par les enseignements historiques des dernières guerres. On trouve aujourd'hui les variantes déformées de ces enseignements en tant que justification de notre participation à de nouvelles guerres. Une telle instrumentalisation des leçons de l'histoire s'explique seulement par l'absence d'une mémoire et d'un savoir collectifs dans notre société. Car seule sa présence pourrait susciter des bases communes pour une action commune.

Cela signifie : sans notre mémoire, projetée, constamment renouvelée et réappropriée, nous ne trouverons aucune voie pour sortir des zones sombres de notre pays, des zones historiques tout comme de celles du temps présent.